

DISSERTATION

N^o 295.

SUR

LE GOÎTRE;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 10 décembre 1831, pour obtenir le grade de Docteur en
médecine ;*

PAR FRANCISCO FREIRE-ALLEMÃO, de Rio-Janeiro

(Brésil).

Quis tumidum guttur miratur in Alpibus?

JUVEN. Sat.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n^o. 13.

1831.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.

Anatomie.

Physiologie.

Chimie médicale.

Physique médicale.

Histoire naturelle médicale.

Pharmacologie.

Hygiène.

Pathologie chirurgicale.

Pathologie médicale.

Pathologie et thérapeutique générales.

Opérations et appareils.

Thérapeutique et matière médicale.

Médecine légale.

Accouchemens, maladies des femmes en couches et
des enfans nouveau-nés.

Clinique médicale.

Clinique chirurgicale.

Clinique d'accouchemens.

MESSIEURS

CRUVEILHIER.

BÉRARD.

ORFILA.

PELLETAN.

RICHARD, *Examineur.*

DEYEUX.

DES GENETTES.

MARJOLIN.

CLOQUET, *Examineur.*

DUMÉRIL.

ANDRAL.

BROUSSAIS.

RICHERAND, *Président.*

ALIBERT.

ADELON.

MOREAU.

LEROUX.

FOUQUIER.

BOUILLAUD.

CHOMEL, *Suppléant.*

BOYER.

DUBOIS.

DUPUYTREN.

ROUX, *Examineur.*

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

MM.

BAUDELLOCQUE.

BAYLE, *Suppléant.*

BLANDIN.

BOUVIER.

BRIQUET.

BRONGNIART.

COTTEREAU.

DANCE.

DEVERGIE.

DUBLED.

DUBOIS.

MM.

GERDY.

GIBERT.

HATIN.

LISFRANC.

MARTIN SOLON.

PIORRY.

ROCHOUX, *Examineur.*

SANDRAS, *Examineur.*

TROUSSEAU.

VELPEAU.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

À MEMORIA
DE MINHA SAUDOSA MÃI.
À MEU PAI.
À MEU MANO,
ANTONIO-FREIRE ALLEMÃO.

À MEUS AMIGOS, E BEMFEITORES,

OS SNRS.

JOÃO JOZE MARTINS LEAM; JULIÃO BAPTISTA DE SOUZA
CABRAL; JOZE FRANCISCO DE BARROS; EVARISTO FERREIRA
DA VEIGA; JOÃO PEDRO DA VEIGA; SATURNINO DE SOUZA
E OLIVEIRA; JOÃO JOAQUIM DA SILVA; JOZE JOAQUIM DE
GOUVEA; LUIZ JOAQUIM DE GOUVEA; E CUSTODIO FRAN-
CISCO DE CASTRO.

Testemunho d'amor e gratidao.

F. FREIRE-ALLEMÃO.

AVANT-PROPOS.

EN cherchant le sujet de ma thèse , j'étais guidé par le désir de faire quelque chose d'utile pour mon pays. Presque toutes les maladies endémiques du Brésil ayant déjà été traitées par quelques-uns de mes compatriotes, il ne me restait que le goître, maladie également connue en Europe; mais n'ayant jamais été à même d'observer cette maladie comme médecin, je fus réduit à en faire une compilation. Du moins je tâchai de la présenter selon l'état actuel de la science, et de disposer les matériaux recueillis des différens ouvrages dans l'ordre qui me parut le plus convenable. Cette dissertation n'est d'aucune utilité pour l'Europe, je le sais; mais au Brésil elle peut servir à appeler sur cette maladie l'attention des médecins, dont le but principal doit être de bien étudier les

localités, et de chercher à faire disparaître un tel fléau ;
ce que je ne crois pas impossible.

Mon travail, bien qu'imparfait, méritera, je l'espère,
l'approbation et l'indulgence de mes juges.

DISSERTATION

SUR

LE GOÎTRE.

Synonymie. LE mot *goître* ou *gouêtre*, qui paraît venir par corruption de *guttur*, gorge, est employé vulgairement pour désigner toute tumeur à la partie antérieure du cou. *Hippocrate* appelait cette tumeur *gongrona*; les Latins, *hernia gutturis*, *guttur tumidum*. Les mots *struma*, *nata*, *gossum*, *bocium*, *bronchocèle*, *trachéocèle*, *thyrocèle*, *trachelophyma*, *excechebronchos*, *thyrophraxie*, *thyroïdite*, ont été employés par différens auteurs, suivant leur manière d'envisager cette maladie. Enfin, vulgairement, elle est désignée par *gros cou*, *grosse gorge*, etc. Au Brésil on l'appelle *papo*.

Aujourd'hui on entend spécialement par *goître* l'augmentation de volume du corps thyroïde, consistant en différentes lésions de son tissu, dont la plus commune est l'*hypertrophie*.

Anatomie du corps thyroïde. Cet organe est situé en devant et sur les côtés de la partie supérieure de la trachée-artère et du pharynx; il se compose d'une partie moyenne, rétrécie et mince, qu'on appelle *isthme*, et de deux latérales, ou cornes, qui se dirigent de bas en haut, et se terminent en pointe. Presque constamment on voit s'élever de son

milieu, d'ordinaire un peu plus à gauche, une corne moyenne, la plupart du temps simple, rarement double, qui monte quelquefois jusqu'à l'os hyoïde, et que *Lalouette* appelait la *pyramide*. La partie moyenne est appliquée sur les trois ou quatre premiers anneaux de la trachée-artère, immédiatement au-dessous du larynx; les deux cornes se prolongent inférieurement jusqu'au sixième ou septième anneau, et supérieurement jusqu'à la corne inférieure du cartilage thyroïde. Cet organe est ordinairement entouré d'un muscle particulier et impair, *l'élèveur de la glande thyroïde*, qui s'attache supérieurement au corps de l'os hyoïde, quelquefois au bord inférieur du cartilage thyroïde, et alors la corne moyenne est peu développée: ce muscle participe de la non-symétrie de cet appendice moyen, c'est-à-dire qu'il s'attache d'ordinaire un peu plus à gauche; quelquefois son insertion étant d'un côté du cartilage thyroïde, il passe obliquement devant la trachée ou le larynx, et peut se perdre sur le côté opposé du corps thyroïde. Le corps thyroïde est très-rarement partagé en deux moitiés tout à fait distinctes et séparées l'une de l'autre, disposition primitive chez le fœtus; quelquefois il n'y a qu'une portion d'un lobe qui soit séparée du reste du corps.

Chaque corne latérale a ordinairement deux pouces de haut; l'isthme n'a qu'un pouce; la largeur totale de l'organe est de trois pouces environ, celle de chaque corne de neuf lignes. L'organe entier pèse environ une once.

Le corps thyroïde est d'un rouge sale, d'un tissu assez ferme et assez solide; sa surface est lisse; il n'a point de capsule propre, et n'est entouré que par un tissu cellulaire condensé; il se compose de grands et de petits lobules arrondis, irréguliers, enveloppés chacun par une gaine celluleuse, et entre lesquels se répandent les vaisseaux. Il ne renferme pas de cavité dans l'état normal; cependant, lorsqu'on pratique une incision, soit sur les lobules eux-mêmes, soit entre eux, la plaie laisse suinter une grande quantité d'un fluide analogue à la sérosité du sang.

Cet organe est plus développé chez la femme que chez l'homme,

ce qui constitue une différence sexuelle fort remarquable. Chez le fœtus, il est formé de deux lobes, séparés l'un de l'autre, très - volumineux, proportion gardée, plus mou, plus abreuvé de sang, et par conséquent plus rouge; sa corne moyenne est beaucoup plus considérable qu'aux époques subséquentes. (*Meckel.*)

« Il n'y a pas de partie du corps plus vasculaire ou qui contienne une plus grande quantité d'artères, de veines et d'absorbans, proportion gardée, quant au volume, que cette glande, » dit *Cruikshank* (*Anat. des vaiss. abs.*) : en effet, quatre artères, très-fortes pour la grandeur de l'organe, s'y viennent distribuer; les deux thyroïdiennes supérieures, provenant des carotides externes, et les thyroïdiennes inférieures, fournies ordinairement par les sous-clavières; ayant pénétré l'organe, elles s'y anastomosent fréquemment. Les veines sont en même nombre, et portent le même nom que les artères; les supérieures aboutissent aux veines jugulaires internes; les inférieures se rendent presque toujours dans les sous-clavières; les vaisseaux lymphatiques vont joindre les ganglions du cou; les nerfs thyroïdiens naissent de la huitième paire et du système des ganglions.

Chez la plupart des mammifères, la thyroïde est évidemment double. « Les bœufs, les brebis et les chiens, dit *Bordeu*, l'ont plus petite que l'homme, proportion gardée, et quelquefois si grêle, qu'il est difficile de la distinguer. »

Quel est l'usage de cet organe dans l'économie? Des observateurs très-recommandables ont cru à l'existence de conduits excréteurs qui du corps thyroïde allaient s'ouvrir dans l'intérieur du larynx et de la trachée; et dès-lors l'usage de cet organe était d'y envoyer le liquide visqueux qu'il contient naturellement, afin de lubrifier l'intérieur des voies aériennes. Mais ces conduits, qu'ils nommèrent *thyro-pharyngiens* ou *thyro-trachéaux*, sont plutôt supposés que démontrés par l'anatomie.

Bordeu, dans son excellent Traité des glandes, produit, en faveur de l'existence des conduits thyroïdiens, les preuves suivantes :

« Un malade avait un dépôt à la glande thyroïde; la suppuration s'étant manifestée, on ouvrit la tumeur sans toucher à la trachée; il sortit du pus et du sang; et les jours suivans, le malade, qui n'avait rien du côté de la poitrine, mais accusait seulement un tiraillement vis-à-vis les premiers anneaux de la trachée, cracha des matières purulentes. Le malade mourut, et on ne fit pas ouvrir le cadavre.

« Un autre malade avait des gonflemens passagers à tout le cou et à la thyroïde; la fièvre s'allumait, et quelque temps après il se manifestait des signes de suppuration, et le malade crachait des matières comme purulentes. Cet accident lui est arrivé trois ou quatre fois; il disait qu'il sentait les matières se détacher de l'endroit, qu'il marquait, vis-à-vis la thyroïde, qui se dégonflait à proportion qu'il crachait. Le malade ne mourut pas. MM. Serane père et fils, qui ont bien examiné cette tumeur singulière, et qui la conduisirent trois fois à la suppuration, ne la voulurent jamais faire ouvrir, ayant aperçu la route naturelle que le pus suivait.

« Une dame de condition avait une grosseur peu dure à la thyroïde; le régime et les douches d'une eau à peine minérale dissipèrent cette tumeur en partie; il resta comme un *noyau*, qui en était la partie la plus dure. La dame prenait des laitages avec des apéritifs. Elle rendit un jour plus d'un demi-verre d'eau claire, gluante et sans goût; et, selon son expression, elle sentit quelque chose qui faisait un effort vers l'endroit où est placée la thyroïde. La tumeur diminua sensiblement après ces évacuations et quelques autres moins abondantes. »

Après ces faits pathologiques, qui, en vérité, sont très-incomplets, il passe à l'anatomie des organes en question, et il dit :

« Qu'il a constamment trouvé le premier cerceau de la trachée-artère plus gros ou plus large, et plus solide que les suivans; quelquefois collé immédiatement au cricoïde, et souvent au moyen d'une membrane; qu'il est dans tous les sujets ou divisé par une fente plus ou moins étendue, située vers le devant du cartilage, ou percé d'un, deux et même trois trous, placés vers le milieu du cerceau, devant ou un peu à côté.

« Que chez un sujet mort de mort violente, il a observé la membrane interne de ce cerceau pleine de petits trous, difficiles à percevoir. Des soies furent introduites dans cinq de ces trous; et poussées doucement, elles arrivèrent jusque dans la glande, en passant par l'endroit où existent les trous du cartilage.

« Que chez d'autres sujets, en enlevant la glande avec ménagement, il observa de petits filamens ou des vaisseaux qui semblaient partir de la glande, et aller s'assembler dans les trous du cerceau et les traverser.

« Qu'enfin les cerceaux ayant été dépouillés de leur membrane interne, il a réussi deux ou trois fois à gonfler la thyroïde en soufflant vis-à-vis les trous.

« Peut-on assurer qu'on connaît les conduits de la thyroïde? ajoute-t-il. C'est là ce que nous ne déciderons point, quoique nous soyons *bien persuadé* qu'on connaît en effet ces conduits; mais il est si aisé de se tromper, qu'on risque toujours en s'avancant trop sur quelque matière que ce soit. »

M. *Fodéré* affirme aussi avoir pu gonfler la thyroïde au moyen de l'insufflation, et il partage l'opinion de l'existence des conduits; et c'est même à l'aide de cette hypothèse qu'il théorise sur la formation du goître.

M. *Meckel*, dans son *Anatomie descr.*, s'énonce de cette manière :
 « Comme la thyroïde est bien plus volumineuse, proportion gardée,
 « durant les premières périodes de la vie, et qu'en particulier sa
 « corne moyenne est alors beaucoup plus développée que chez
 « l'adulte, peut-être le canal excréteur existe-t-il à cette époque, et
 « s'oblitére-t-il à mesure que la glande se trouve restreinte dans son
 « développement; de même qu'il arrive souvent que le développe-
 « ment incomplet des glandes par vice de conformation est le ré-
 « sultat de l'absence ou de l'oblitération de leurs conduits excré-
 « teurs. »

Dans son *Anat. gén.*, il dit encore : « Les glandes imparfaites (le
 « *thymus*, le *corps thyroïde*, les *ganglions lymphatiques*, etc.) ont avec

« le système lymphatique des rapports semblables à ceux qui existent
 « entre les glandes parfaites et le système cutané , puisqu'elles y tien-
 « nent par le moyen de vaisseaux lymphatiques très-nombreux et
 « fort considérables. Il est vraisemblable aussi que leurs fonctions
 « sont relatives à l'élaboration du fluide nourricier. »

Heister pensait que le corps thyroïde était pourvu de deux canaux excréteurs qui aboutissaient dans le trou *cæcum* de la langue. Quelques auteurs ont pensé que ces canaux s'ouvraient dans l'œsophage. Faut-il rapporter le rêve de *Verselloni*, qui regardait la thyroïde comme le lieu de retraite d'une multitude de vers , qui partent, quand il le faut, pour aller faire la digestion dans l'estomac?

Nous venons de voir que la science ne possède que des conjectures sur l'usage de cet organe. Néanmoins un organe dont l'existence est constante , qui reçoit une grande quantité de sang , où viennent se distribuer des nerfs encéphaliques et ganglionnaires , et qui enfin élabore un fluide particulier , doit avoir dans l'économie une fonction importante que nous ne connaissons pas.

Causes du goître. La plus grande obscurité règne encore sur l'étiologie de cette maladie. Malgré le grand nombre de recherches qu'ont faites sur elle et des médecins et des voyageurs instruits, nous ne pouvons encore aujourd'hui rien avancer de certain ni de plausible.

On a remarqué certaines conditions qui influent plus ou moins directement sur l'apparition et le développement du goître ; ainsi, il est d'observation que les femmes et les enfans sont plus sujets à cette maladie. « Dans l'Amérique-Septentrionale , dit le professeur *Barton*, le bronchocèle attaque tous les âges ; il est néanmoins plus commun chez les adultes , différence bien remarquable de ce qu'on observe en Europe. (*Cooper.*) » Chez la femme, il y a des époques où le goître apparaît plus fréquemment. « L'hypertrophie de la thyroïde, dit « *M. Meckel*, quand elle n'est pas endémique, s'observe beaucoup
 « plus fréquemment chez les femmes que chez les hommes ; elle se dé-
 « clare surtout au temps de la puberté, de la grossesse , de la partu-

« rition ou des couches. » On a voulu expliquer ces faits par le développement de l'utérus, qui, gênant la circulation abdominale, favorise les congestions sanguines, et par les efforts de l'accouchement; mais pendant les couches il n'y a pas d'efforts, et dans la puberté il n'existe pas de développement de l'utérus. Je ne doute aucunement que l'effort puisse produire le goître; mais ne peut-il pas y avoir aussi un rapport de sympathie entre l'utérus et le corps thyroïde? Et la difficulté de la menstruation, et la suppression des règles ne sont-elles pas encore réputées causes du goître?

Bordeu rapporte le fait suivant : « Une femme qui avait à la thyroïde deux grosseurs comme deux poings, une de chaque côté, était sujette aux vapeurs, et, lorsqu'elle était dans l'accès, elle tombait comme morte; son visage devenait prodigieusement rouge, son cou se gonflait jusqu'à s'élargir autant que la tête, et enfin ces deux tumeurs de la thyroïde devenaient énormes. Était-ce du sang ou de l'air qui s'y accumulait? Le tact ne faisait rien apercevoir de distinct. Il est possible, dit-il, qu'il arrive de pareils gonflemens, à proportion, dans d'autres parties, comme dans la matrice, qui, dans la femme dont il est question, se gonflait ou se bouffissait extrêmement. »

La formation du goître par suite d'efforts violens a été souvent observée. MM. *Roche* et *Sanson*, dans leur ouvrage de pathologie, disent : « Nous avons vu trop manifestement, dans deux ou trois occasions, le corps thyroïde se gonfler d'une manière très-sensible pendant les douleurs de l'enfantement, pour ne pas admettre cette étiologie. » Voici comment ces auteurs expliquent ce phénomène : « Pendant les efforts et les cris, la respiration est en partie suspendue; il en résulte que le sang stagne en partie dans les cavités droites du cœur, et, de proche en proche, dans la veine-cave supérieure, les sous-clavières et les jugulaires; et comme le ventricule gauche chasse toujours le sang avec la même force dans les artères carotides, il se forme une congestion dans toutes les parties du cou et de la tête; et comme le corps thyroïde est de nature presque entièrement vasculaire et très-extensible, elle est plus facile et plus apparente dans

cet organe. Si l'engorgement qui en résulte n'est pas porté au-delà de ce que le tissu peut s'étendre sans perdre son élasticité, il se dissipe quand la cause a cessé d'agir. Si, au contraire, il a été assez considérable pour dépasser la limite de l'extensibilité naturelle du tissu, il ne se dissipe qu'incomplètement, et devient ainsi la cause mécanique, le noyau d'une phlegmasie. Enfin, lorsqu'il est trop violent, ou le tissu du ganglion thyroïdien peu résistant, il y a rupture de quelques vaisseaux et épanchement de sang dans la substance de l'organe. »

Dans les Archives gén. de méd. (janvier 1827), on trouve l'observation suivante : « Mademoiselle Louiset, d'une constitution faible, à l'âge de quarante-deux ans, fait un effort violent pour soulever un poids de quarante livres; dans les vingt-quatre heures il se manifeste un gonflement considérable, dur, indolent de la partie gauche du corps thyroïde, qui a persisté depuis. »

Dans ces circonstances, le phénomène paraît tout à fait mécanique, et analogue à ce qui arrive à la rate après une course longue et fatigante.

Dans les pays montagneux, où le goître est endémique, quelques auteurs ont considéré les efforts que les habitans font habituellement pour gravir les montagnes, le plus souvent portant sur la tête de pesans fardeaux, ou pour se parler à de longues distances, comme cause de la maladie; mais il y a des pays également montagneux, où les habitans font les mêmes efforts, et où le goître est inconnu.

C'est principalement dans les grandes chaînes des Alpes, des Pyrénées et des Cordillères, que le goître dépare une grande partie de la population, sans qu'on ait, jusqu'aujourd'hui, donné une explication soutenable de son existence.

M. Fodéré, qui a étudié cette maladie sur les lieux, croit que l'habitation dans les vallées profondes et dans les gorges des montagnes, où l'air est presque constamment stagnant, brumeux, et d'une température douce; que le séjour aux bords des rivières et des marais, et au milieu d'une végétation abondante; enfin que la chaleur et l'humidité presque constante de l'atmosphère, sont les causes du

goître et du *crétinisme*; il a même remarqué, par une série d'expériences, que les vicissitudes de chaleur et d'humidité atmosphériques sont en rapport constant avec les alternatives d'augmentation et de diminution de volume qu'éprouve le goître dans ces pays.

Nous sommes persuadé que ce sont des circonstances favorables, mais qu'il existe une *cause spécifique* qui a échappé jusqu'à présent à toute investigation. En effet, on voit le goître apparaître endémiquement dans des conditions atmosphériques tout à fait opposées. Nous citerons à cet égard les observations de M. le baron de Humboldt sur le goître des Andes. Écoutons ce savant voyageur :

• Les régions froides des hautes Cordillères de la Nouvelle-Grenade et de Quito, dit M. de Humboldt, offrent un phénomène pathologique bien digne de l'attention de ceux qui étudient les causes et la propagation de certaines maladies considérées comme endémiques. En Europe, on observe que les goîtres sont le plus communs dans les vallées humides, étroites et très-chaudes pendant l'été, et dont l'air est constamment stagnant. Partout où règne le goître et le crétinisme dans les Alpes de la Suisse et de la Savoie, on croit assez généralement qu'on peut préserver les individus de cet engorgement morbifique du système glanduleux en les transplantant très-jeunes dans les hautes régions des montagnes, là où règne une basse température, et où les vents ont constamment un libre accès. Dans les contrées basses et chaudes de la Nouvelle-Grenade, dans la vallée du Rio-Magdalena, entre les $2^{\circ} \frac{1}{2}$ et 9° de latitude boréale, on trouve des goîtres hideux, presque depuis les sources de la rivière jusqu'au confluent du Cauca à Timana, à Neiva, à Honda, à Moralès et à Mompox. Le lit du fleuve s'élève progressivement de 30 à 300 toises de hauteur au-dessus du niveau de l'Océan : c'est la région appelée par les habitants *tierra caliente*, dont la température moyenne est de 24° à 31° cent. Jusqu'à Honda, le Rio-Magdalena traverse une vaste plaine couverte d'épaisses forêts : c'est un sillon, et non une vallée. L'air de ces contrées est excessivement humide et stagnant ;

« depuis le canal de Mahates jusqu'à Honda, surtout au sud de la
 « ville de Mompox, je n'ai senti souffler le vent qu'à l'approche des
 « orages de nuit. Au-dessus de Honda, le Rio-Magdalena parcourt
 « un plateau entre les deux hautes Cordillères de Bogota et le Quin-
 « diu : ce plateau, de sept à huit lieues de large, est d'une chaleur
 « excessive; mais il est aride, dépourvu de végétation, et l'atmo-
 « sphère y est agitée (surtout près de Neiva) par des vents impé-
 « tueux. Malgré ces différences frappantes, les goitreux sont plus
 « fréquens encore dans le cours supérieur du fleuve, là où règnent
 « la sécheresse et les vents, que dans l'air humide et stagnant auquel
 « les habitans sont exposés sur les bords du Bas-Magdalena (pen-
 « dant le cours inférieur du fleuve), au nord de la petite ville de Hon-
 « da. Au-dessous de Tocaloa, situé à l'embouchure du Rio-Cauca,
 « le long des rives du Magdalena, entre $9^{\circ} \frac{1}{2}$ et 11° de latitude, il
 « n'y a plus de goîtres; et, ce qui est plus extraordinaire encore,
 « cette maladie affreuse est également inconnue dans toute la vallée
 « du Rio-Cauca, dont la direction est parallèle au Rio-Magdalena,
 « entre les $2^{\circ} \frac{1}{2}$ et 6° de latitude. J'ai parcouru les rives du Cauca,
 « depuis Carthago jusqu'à Popayan : le fond de la vallée, bordée par
 « les montagnes de Quindiu et du Choco, a près de 500 toises de
 « hauteur absolue; mais j'ai fait voir, dans mon *Mémoire sur les li-*
 « *gnes isothermes*, qu'à cause de la réverbération du sol, la tempé-
 « rature moyenne est encore, près de Carthago, de 23° , par consé-
 « quent de 3° supérieure à la température moyenne de la petite ville
 « de Mariquita, qui est située dans un climat tempéré et délicieux,
 « à l'est de Honda, sur la pente de hautes montagnes granitiques.
 « Or, à Mariquita, malgré la beauté du climat, le goître est plus en-
 « démique qu'il ne l'est à Honda, sur les rives du Magdalena.
 « M. Caldas dit, dans son *Mémoire sur l'influence des climats*, im-
 « primé dans le *Semanario de Santa-Fé de Bogota* : « *Lorsqu'on quitte*
 « *le Rio-Magdalena, et que l'on remonte un de ses affluens (le Cauca),*
 « *on ne trouve plus de goîtres, ni à Caserez, ni dans toute la pro-*
 « *vince d'Antioquia, pays peu élevé, d'un climat brûlant et humide,*

« rempli de forêts, et tout semblable à ces plaines que parcourt le *Magdalena*, et qui abondent en goîtreux. » Lorsqu'on voyage dans les Alpes de la Savoie, de la Suisse et du Tyrol, on est frappé de ces mêmes différences. Nous n'attribuerons pas, avec M. *Caldas*, l'absence des goîtres dans la vallée du Rio-Cauca à quelques atomes d'acide sulfurique, d'acide muriatique et d'oxyde de fer, que renferme un des affluens du Cauca, le *Rio-Vinagre*. Cet affluent descend du volcan du Purace, et chasse tous les poissons du Cauca, depuis Popayan jusqu'aux embouchures du Pindamou et du Palace.

« Après avoir examiné les eaux que boivent les goîtreux dans les régions où les sources sortent du granit, du mica-schiste, du grès, du calcaire alpin ou du gypse; après avoir réfléchi sur la température des eaux, qui sont tantôt des eaux de neige, tantôt (comme au *Rio-Magdalena*) des eaux dont la température moyenne est de 25° à 26° cent., on est peu enclin à attribuer aux propriétés chimiques et à la température des eaux les engorgemens du système glanduleux, le goître et le crétinisme. Nous avons déjà remarqué que la position de la vallée de Mariquita, dont les habitans ont des goîtres si hideux, ne ressemble guère aux vallées humides et chaudes du *Magdalena* et de la Suisse : on y jouit de quelque fraîcheur; les eaux sortant du granit, loin des montagnes couvertes de neige, y sont des plus pures, et le vent souffle librement autour de la ville. Mariquita est située à trois lieues au nord-ouest de Honda : dans ces deux endroits on se sert, comme remède contre le goître naissant, et avec quelque succès, non d'eaux sulfureuses, mais de sels purgatifs. Si à la même distance de trois lieues on s'élève de Honda au sud-est vers la vallée de Guaduas, les goîtres disparaissent à 600 toises de hauteur, par conséquent sur un point un peu plus élevé que Mariquita, mais dont la température moyenne est encore de $19^{\circ}\frac{7}{10}$. On continue à monter par Cune (629 toises), Mave (767 toises), et l'Alto de Gascas (908 toises), sans trouver de goîtres. Dans ce chemin montagneux, ombragé de cinchona,

« on observe souvent le thermomètre centig., à midi, à 14° , la nuit
 « à 8° ; ce qui, pour la région des tropiques, est un froid assez sen-
 « sible. On pourrait croire que l'absence des goîtreux tient à la d-
 « minution de température; et l'on est d'autant plus surpris, lors-
 « que arrivé au-dessus de la région des chênes, dans le grand plateau
 « de Bogota, à 1,360 toises d'élévation (1,800 pieds plus haut que
 « le couvent de Saint-Gothard), on voit reparaître les goîtreux. Or,
 « la température moyenne de ce plateau, situé entre les $4^{\circ} 30'$ et
 « $4^{\circ} 50'$ de latitude boréale, est au plus de 15° . Le thermomètre
 « cent. y est constamment, de jour, entre 15° et 20° , de nuit entre
 « 10° et 12° ; il baisse quelquefois à $2^{\circ} \frac{5}{10}$. Ce plateau alpin est
 « une plaine sans arbres de sept lieues de long et cinq lieues de
 « large : le vent y souffle souvent avec impétuosité, et aucun pays
 « du monde peut moins ressembler au Valais, et à ces gorges de la
 « Savoie, où règne le crétinisme.

« Ce n'est que depuis trente à trente-deux ans que les goîtres ont
 « commencé à paraître à Santa-Fé-de-Bogota; ils y sont encore beau-
 « coup moins nombreux qu'à Honda et dans la vallée du Magda-
 « lena; mais ils vont en augmentant, sans que l'on observe aucun
 « changement dans les modifications du climat, dans les eaux et
 « dans la nourriture. Les habitants de Santa-Fé-de-Bogota ont at-
 « tribué ce nouveau mal à l'impureté du sel de Zipaquira; mais ce
 « sel gemme n'a pas changé de nature, et il renferme vraisemblable-
 « ment quelques atomes d'iode, comme le sel gemme de Bex et
 « d'Allemagne. M. Mutis m'a souvent parlé de ces progrès que fait
 « le goître dans les régions froides (*terras frias*). La maladie, disait-
 « il, monte peu à peu sur les montagnes. On se demande pourquoi
 « le goître était presque inconnu dans le plateau de Bogota, il y a
 « quarante ou cinquante ans. Ce phénomène rappelle ces longs in-
 « tervalles de temps où la fièvre jaune ne règne pas à Vera-Cruz,
 « quoique rien ne paraisse changé dans les circonstances météoro-
 « logiques, quoiqu'il arrive dans le port le même nombre de ma-
 « rins non acclimatés, venant de parages où règne le vomito negro,

« et se livrant à tous les excès de la boisson. J'ai tâché de bien étu-
 « dier les localités ; mais je confesse mon ignorance profonde sur
 « les causes des phénomènes pathologiques que je viens d'exposer.
 « Les individus chez lesquels le goître s'est montré le premier, de-
 « puis la fin du dernier siècle, ne descendent pas de familles de
 « Honda ou de Mariquita ; plusieurs d'entre eux n'ont pas même vi-
 « sité ces lieux. Des dispositions organiques héréditaires qui se ma-
 « nifestent à Mariquita, à Honda et à Neiva, et partout où le goître
 « règne depuis des siècles, ne peuvent expliquer la *migration de la*
 « *maladie* des basses régions vers le plateau. Les progrès du mal
 « sont si effrayans, que le ministre de l'intérieur de la république
 « de Colombia, M. Restrepo, homme instruit, qui a nivelé baromé-
 « triquement la province d'Antioquia, a cru, dans son dernier rap-
 « port au Congrès (en avril 1823), devoir fixer l'attention du gou-
 « vernement sur le goître (*enfermedade de los cotos*), qui étend tous
 « les jours davantage son funeste empire dans la Nouvelle-Grenade,
 « et qui ne règne pas seulement dans les vallées chaudes et tempérées,
 « mais qui attaque aussi les habitans des sommets glacés (*cimas helada*
 « *das*) des Cordillères. J'ai cru devoir citer les expressions dont se
 « sert M. Restrepo, parce que c'est un témoignage dont l'autorité ne
 « peut être contestée.

« Résumons les faits que je viens d'écrire succinctement. Il y a
 « des goîtres à la fois dans le cours inférieur du Rio-Magdalena (de
 « Honda jusqu'au confluent du Cauca), dans le cours supérieur du
 « Rio - Magdalena (entre Neiva et Honda), et sur le plateau de Bo-
 « gota, 6,000 pieds au-dessus du lit de la rivière. La première de
 « ces trois régions est une épaisse forêt, la seconde et la troisième
 « offrent un sol dénué de végétation ; la première et la troisième sont
 « au *maximum* d'humidité ; la seconde est d'une sécheresse extrême ;
 « les vents soufflent impétueusement dans la seconde et dans la troi-
 « sième région ; l'air est stagnant dans la première. A ces différences
 « frappantes nous ajouterons celles qui tiennent à la température :
 « le thermomètre se soutient toute l'année, dans la première et la se-

« conde région , entre 22° et 33° cent. ; dans la troisième, entre 4° et
 « 17°. Les eaux que boivent les habitans à Mariquita , à Honda et à
 « Santa-Fé-de-Bogota , où l'on trouve des goîtres , ne sont pas des
 « eaux de neige ; elles sortent de roches granitiques , du grès et du
 « calcaire. La température des eaux de Santa-Fé et de Mompox que
 « boivent les goîtreux diffère de 9° à 10°. Les goîtres sont le plus
 « hideux à Mariquita , où les sources , qui coulent sur le granit , sont ,
 « d'après mes expériences , chimiquement plus pures que celles de
 « Honda et de Bogota , et où le climat est beaucoup moins ardent
 « que sur les rives du Magdalena.

« On pourrait croire peut-être que l'atonie du système glanduleux
 « dépend moins de la température absolue que d'un refroidissement
 « subit de l'atmosphère , de la différence de température entre la nuit
 « et le jour ; mais dans la vallée du Magdalena , où règne la con-
 « stance des basses régions des tropiques , l'étendue de l'échelle que
 « parcourt le thermomètre dans l'année entière n'est que d'un très-
 « petit nombre de degrés.

« Deux jeunes savans français , d'une instruction solide et vraie ,
 « MM. *Broussingault* et *Roulin* , ont fixé leur demeure dans ces pays ,
 « que je n'ai pu visiter qu'en voyageur. Chimistes et médecins à la
 « fois , ils pourront analyser des phénomènes si dignes d'attention :
 « peut-être seront-ils assez heureux pour découvrir la cause de la
 « marche progressive du goître des basses régions vers les plateaux
 « des Cordillères. Les Indiens , ou les indigènes cuivrés de l'Amérique ,
 « et les nègres , sont presque exempts de cette maladie , et l'on n'en
 « trouve qu'un très-petit nombre qui en sont affectés. Le voyageur
 « courageux qui récemment a visité la haute vallée du Nil-Bleu jus-
 « qu'au 10°. degré de latitude , M. *Caillaud* , assure aussi n'avoir pas
 « rencontré de goîtres parmi les peuples noirs ; il y en a quelques
 « rares exemples dans le Sennar. Sur les rives de l'Orénoque , du Cas-
 « siquiare et du Rio-Negro , où (au sud des cataractes d'Aturès) au-
 « cun souffle de vent ne se fait sentir , et où le climat est d'une cha-
 « leur et d'une humidité excessives , je n'ai jamais vu de goîtreux ,

« tandis que sur le haut plateau de la province de Quito , au pied du
 « Nevado du Corazon , dans les villages d'Aloasi et de Chichinche , à
 « plus de 1,500 toises de hauteur (dans un climat où le thermomètre
 « se soutient toute l'année , le jour , à 14° ou 16° cent.) , il y a de vé-
 « ritables crétins parmi les hommes de race blanche. »

M. *Auguste de Saint-Hilaire* , naturaliste français , qui a visité les
 contrées méridionales du Brésil , dit que , « dans la région monta-
 « gneuse du Brésil , les goîtres sont très-communs dans les villages
 « voisins de *Villa-Rica* , sur un plateau de 306 toises d'élévation , et
 « assez tempéré pour que le café n'y vienne pas ; mais que nulle part
 « on ne voit autant de goîtreux qu'aux environs de Saint-Paul , et sur-
 « tout dans les petites villes de *Jundiahy* et de *Jacarahy* , dont le cli-
 « mat est assez chaud. »

Les exhalaisons méphitiques ont été regardées aussi comme cause
 de cette affection. Ainsi un médecin des États-Unis attribue le goître
 aux miasmes des fièvres intermittentes. M. *Larrey* pense que les ef-
 fluves marécageux , l'air impur et la malpropreté sont des causes puis-
 santes de cette maladie. *Saussure* dit : « Il paraît que , quand l'air ren-
 « fermé dans de profondes vallées est fortement réchauffé par les
 « rayons du soleil , il y contracte un genre de corruption dont la na-
 « ture ne nous est pas bien connue. Cet air chaud et corrompu agit
 « principalement sur les fibres tendres des enfans ; il y produit un
 « relâchement considérable , d'où résultent ces engorgemens et cette
 « atonie générale qui est le caractère physique de cette maladie. »

Notons que *Saussure* parle ici des crétins dont les goîtres lui sem-
 blent être plutôt l'effet d'un relâchement de la fibre qu'une obstruc-
 tion proprement dite.

On a accusé les eaux provenant de la fonte des neiges , les eaux
 crues et séléniteuses , de produire le goître ; nous avons vu ce qu'a ob-
 servé à cet égard M. le baron de Humboldt. *Fodéré* avait déjà remar-
 qué que , dans les Alpes , le goître existait à des endroits où les eaux
 sont très-pures et sortent des roches granitiques , tandis que , dans
 d'autres , les habitans qui boivent de l'eau de neige ne sont pas affec-

tés de la maladie. Cependant nous ne pouvons nous empêcher de citer ici les opinions de MM. *Bally* et *Coindet*.

Le premier de ces praticiens dit : « Le bronchocèle paraît provenir, « d'après mes recherches , des eaux crues , dures et limpides , à l'abri « de l'influence salubre du soleil et de la longue action de l'air , « comme celles qui sourdent du creux des rochers , des montagnes « ou des entrailles de la terre, et que l'on boit peu de temps après « leur issue. Il est si vrai que le goître est produit par la qualité de ces « eaux , et non par l'humidité et le resserrement de l'air dans les val- « lées , comme quelques auteurs le prétendent , qu'il y a des fontaines « dans mon pays dont l'usage de l'eau , pendant seulement huit « jours , produit ou augmente cette tumeur. Ceux des habitants du « même village qui ne boivent pas des eaux de ces fontaines , dont « ils sont éloignés d'une portée de fusil , mais de celles d'un ruisseau « ou de la rivière d'Arve , ne sont nullement affectés de goîtres , et « n'ont point de disposition à l'idiotisme ; cependant ils sont égale- « ment adossés à la même montagne , et l'air est absolument le même « en ces lieux. »

M. *Coindet* assure qu'une des causes qui lui ont paru évidemment produire le goître à Genève , c'est l'usage des eaux dures , ou eaux de pompe des rues basses de la ville ; elles produisent le goître , dit-il , dans un très-court espace de temps. Aussi les soldats de la garnison , composée surtout de jeunes gens étrangers au canton , qui s'abreuvent de ces eaux , en sont-ils atteints d'une manière aussi remarquable que prompte. Cette forme de la maladie , rarement grave , se dissipe d'elle-même en changeant de boisson ; l'eau distillée empêche son accroissement , et même contribue à sa diminution.

Selon M. *Zambroni* , la nature du sol paraît être pour quelque chose dans la production de cette maladie ; car il a constamment remarqué dans les Pyrénées l'absence du goître chez les habitants des vallées granitiques , et il dit qu'on ne le rencontre que dans les vallées magnésiennes. (*Coliny*, Diss. sur le goître.)

M. *Bolut* , dans sa thèse , rapporte le fait suivant : « M. *Thomassin* ,

« mon illustre maître , dit-il , m'a fait l'honneur de me communiquer
 « une observation très-curieuse , qui prouve que l'action subite du
 « froid humide peut elle seule donner lieu au goître : « *J'ai vu* , dit
 « M. THOMASSIN , deux cents soldats du régiment de Bouillon , infan-
 « terie , être attaqués du goître dans les quarante-huit heures qui suivirent
 « un bain froid que l'on fit prendre par compagnie à tout le régiment ,
 « dans un beau jour d'été. »

La malpropreté et la misère sont rangées aussi parmi les causes du goître. Il est vrai qu'on voit partout que c'est dans la classe misérable et indigente que cette maladie est le plus commune, et qu'elle devient plus rare à mesure que la condition des hommes s'améliore.

Les passions fortes, les chagrins prolongés et les affections nerveuses sont regardés comme capables de produire le goître.

La nudité du cou , l'usage d'une cravate dure et serrée, l'habitude des nourrices qui tiennent les enfans couchés sur leurs genoux , la tête fortement portée en arrière, ne méritent pas d'être mentionnés comme causes de cette affection.

Le goître est-il une maladie héréditaire ? Selon M. Fodéré, l'hérédité n'a pas lieu quand le goître n'est qu'accidentel , ou quand un des parens seulement en est affecté ; mais les enfans deviennent goitreux si le père et la mère , nés aussi de parens goitreux , le sont eux-mêmes tous les deux : à la troisième génération , le goître reproduit non-seulement le goître , mais le crétinisme.

M. Roulin a observé à Mariquita que le goître y est toujours héréditaire , et qu'à la seconde génération l'idiotisme l'accompagne constamment.

« Dans les cas où ces deux vices (le goître et le crétinisme) sont
 « réunis , dit M. Ferrus , l'hypertrophie du corps thyroïde reçoit,
 « de cette union , de nouveaux caractères , dont le plus notable est
 « une hérédité constante. »

Enfin la plupart des auteurs regardent le goître endémique comme héréditaire ; mais il est d'observation constante que les individus en

sont affectés ordinairement de sept à dix ans , et que , si on fait élever les enfans nés de parens goîtreux dans des lieux sains , ils en sont préservés. Ces faits sont difficiles à concilier.

« Nous connaissons à Paris, dit M. *Rullier*, deux familles dans chacune desquelles l'état goîtreux du père a suffi seul pour déterminer celui de plusieurs des enfans. »

« M. *Guyot*, élève des hôpitaux; dit M. *Ferrus*, m'a communiqué à ce sujet (le goître) un fait intéressant. Il m'a assuré que M. *Godelle*, médecin à l'hôpital de Soissons, conservait le corps d'un enfant qui n'a vécu que quelques heures, et qui est venu au monde avec un goître, sa mère étant affectée de la même maladie. »

Ces deux faits sont plus concluans, mais ils ne sont pas encore assez nombreux pour qu'ils puissent déterminer notre opinion sur cette question.

En Amérique, où il existe partout une population mêlée de différentes races, il était curieux de savoir quelle était la race préférée par la maladie; mais elle s'y conduit encore avec une espèce de caprice, et ne nous présente rien de certain. M. le baron de Humboldt dit : « que les Indiens, ou indigènes cuivrés de l'Amérique, et les nègres, sont presque exempts de cette maladie, et l'on n'en trouve qu'un très-petit nombre qui en sont affectés. »

« M. *Roulin*, ayant observé des milliers de goîtreux, n'en a pas vu un seul chez les Indiens indigènes, qui sont pour la plupart d'un tempérament lymphatique, tandis que les nègres, dit-il, qu'on croyait exempts de cette maladie, en sont presque autant affectés que les blancs. (*Coliny*, Diss. sur le goître.)

« Le professeur *Barton* a vu à Oneïda, dans les états de New-York, un goître fort volumineux sur une vieille femme, épouse du chef de la tribu, qui lui apprit que cette maladie n'était pas rare chez les Indiens d'Oneïda. » (*Alibert*, Nos.)

M. *Auguste de Saint-Hilaire*, qui l'a observé au Brésil, dit : « Cette maladie n'épargne aucune des trois races; cependant il m'a semblé

« que c'étaient les métis d'Indiens et de blancs et les mulâtres qu'elle
 « attaque le plus. »

Symptômes du goître. La tumeur thyroïdienne siège à la partie antérieure et inférieure du cou. Déjà très-développée, elle présente ordinairement la forme du corps thyroïde, celle de deux ovoïdes réunis par leurs grosses extrémités; quelquefois elle est assez symétriquement arrondie; d'autres fois elle offre trois, quatre ou plusieurs lobes, variables par la forme, la grandeur et leur disposition. Sa base est ordinairement large; mais parfois la tumeur est comme suspendue par un col plus ou moins rétréci. Sa grandeur varie selon l'époque plus ou moins avancée. Elle est indolente et élastique: en effet, une pression momentanée n'y laisse point de traces. La peau qui la couvre est ordinairement saine, mobile et un peu pâle, pâleur qui est due à la tension qu'elle éprouve sur la tumeur; les veines sous-cutanées s'y dessinent par leur état plus ou moins variqueux. Cette tumeur conserve la température normale, et suit les mouvemens d'abaissement et d'élévation de l'organe de la voix. Ce dernier caractère est très-important pour le diagnostic différentiel; il ne permet pas de confondre avec l'hypertrophie thyroïdienne une glande lymphatique engorgée, une production morbide enkystée, siégeant dans le voisinage du larynx, et encore moins une collection purulente ou sanguine. Si on fait exécuter au malade quelques mouvemens de la tête, toutes ces tumeurs se détacheront plus ou moins de la trachée-artère.

Il faut se garder de confondre avec le goître proprement dit un simple engorgement interstitiel, ou bien quelquefois même une sorte d'œdème du corps thyroïde, affection légère et de peu de durée. C'est en commettant la méprise dont nous avertissons qu'on a dit avoir vu des goîtres se développer et disparaître dans l'espace de quelques jours. Plusieurs auteurs ont donné à cet état pathologique le nom de *goître emphysémateux*. (*Ferrus*, Dict. de méd.)

Nous venons de parler du goître occupant la totalité du corps thyroïde; mais quelquefois il n'attaque qu'une des parties latérales

de cet organe, et rarement sa portion moyenne seulement; et alors, selon *Percy*, la guérison est plus difficile.

Développement, durée et terminaison. On cite des observations d'enfants nés goitreux; mais ce sont des cas extrêmement rares. *M. Fodéré* a vu un goître commencer à cinquante-cinq jours; c'est d'ordinaire entre la septième et dixième année qu'il se montre dans les pays où il règne endémiquement. Le goître sporadique, étant dû à des causes éventuelles, n'a pas d'époque fixe pour son apparition. Cette maladie, quand elle est endémique, suit habituellement une marche fort lente; quelquefois, après avoir présenté pendant plusieurs années cette lenteur, elle prend tout à coup un développement rapide et dangereux pour le malade.

« Arrivée à un certain point, dit *M. Ferrus*, indéterminable à l'avance, l'hypertrophie du corps thyroïde paraît tout à fait bornée, sauf quelques légères variations pendant les changemens hygrométriques; elle augmente un peu pendant les temps humides, pour reprendre son ancien état sous la constitution atmosphérique opposée. Si la maladie commence à quinze ou à dix-huit ans, on peut présumer qu'elle se développera, à très-peu de chose près, jusqu'à quarante ou quarante-cinq ans; mais arrivée à cette ancienneté, elle laisse fort peu d'espoir de guérison. »

On a vu des goîtres atteindre quelquefois une grandeur énorme; en effet, on rapporte des observations de goîtres tombant sur la poitrine, l'abdomen, et jusqu'aux genoux, selon *Mittelmayer*.

Un goître récent se dissipe ordinairement quand on quitte le pays où il est endémique. C'est ainsi que *M. Fodéré* se débarrassa d'un qu'il porta jusqu'à l'âge de quinze ans. *M. Alibert* cite l'exemple d'une dame qui se trouva très-promptement délivrée d'un goître volumineux à la suite d'un violent chagrin pendant le régime de la terreur. *M. Brun* rapporte l'observation d'une dame dont le goître, de la grosseur d'une pomme de reinette, diminuait à mesure qu'augmentait une affection cancéreuse des deux seins; de telle sorte qu'à la mort de la

malade , il fallait l'avoir connue pour se persuader qu'elle était goitreuse.

Le goître , s'il n'est pas résolu spontanément , ou par des moyens thérapeutiques , accompagne ordinairement l'homme jusqu'au tombeau , sans compromettre manifestement son existence.

Toutefois il peut souvent s'enflammer et devenir le siège d'un abcès froid , dont l'ouverture , après l'évacuation du pus , peut passer à une fistule difficile à guérir.

Il peut encore devenir squirreux ou carcinomateux , et ces cas , bien que très-rares , sont toujours mortels , sauf si on pratique l'ablation de la tumeur.

Accidens causés par le goître. Le goître est plutôt une difformité qu'une maladie dans les pays où il est endémique ; on dit même que là on se plaît à voir un cou paré d'un *beau goître*. Tel est le pouvoir de l'habitude , ou plutôt tel est l'état de dégradation où se trouvent plongés tant de malheureux , dont le sort doit toucher péniblement l'homme philanthrope. Le célèbre *Saussure* dit , en parlant des cretins , qu'il se sentait humilié en voyant que de tels êtres appartenaient à l'espèce humaine.

Néanmoins , si la tumeur prend un accroissement démesuré , des accidens plus ou moins fâcheux s'ensuivent ; le larynx , la trachée et l'œsophage sont comprimés quelquefois à tel point , qu'on a trouvé la trachée offrant la forme d'une gaine à épée ; de là un changement du timbre de la voix , la gêne de la déglutition , la difficulté de respirer , et même l'asphyxie , dont on trouve un cas remarquable dans les *Arch. de méd.* , observé par *M. Requem* , à l'hôpital Saint-Antoine.

La compression des vaisseaux du cou produit de la céphalalgie , des vertiges , des congestions cérébrales , et parfois l'apoplexie.

Les nerfs atteints par la tumeur produisent , par suite de la compression , l'engourdissement des parties qu'ils animent : *M. Coindet* rapporte un cas de ce genre.

Selon *Flajani* , si le goître acquiert un grand développement , la

circulation thoracique est troublée; le pouls devient irrégulier, intermittent; le cœur palpite; le malade est presque suffoqué au moindre exercice, et les poumons sont souvent consécutivement affectés.

Si l'aponévrose cervicale est très-résistante, le corps thyroïde se développe en arrière, et produit ce que les auteurs appellent *goître en dedans*. C'est du moins comme nous pouvons nous rendre compte de ce phénomène.

« Le *goître en dedans*, dit *Chaussier*, Dict. de chir., est celui dans lequel la tumeur proémine à l'intérieur, et détermine la raucité de la voix et la dyspnée, sans gonflement manifeste dans la région de la thyroïde. »

« Une des formes du goître, dit *M. Coindet*, qui n'est pas très-rare, est ce qu'on nomme vulgairement ici *goître en dedans*. Le développement de l'un ou des deux lobes se fait à l'intérieur; il enveloppe la trachée-artère, la comprime et l'aplatit dans une certaine étendue; la voix est altérée, la respiration constamment gênée, surtout si le malade fait quelque exercice ou quelque marche pénible; il est peu saillant en dehors. »

Un goître volumineux est un fardeau incommode pour celui qui le porte; il gêne plus ou moins les mouvemens de la tête, et les tégumens qui le couvrent étant en partie fournis par la face, il y détermine des rides par le tiraillement, et altère sensiblement les traits.

Maladies qui simulent le goître. Un kyste siégeant dans la région sous-hyoïdienne, il est quelquefois difficile et souvent impossible de reconnaître s'il existe dans le corps thyroïde ou aux environs. Cette méprise n'est pas fâcheuse, l'indication étant toujours la même.

L'anévrysme carotidien peut quelquefois imiter le goître; mais un peu d'attention suffit pour le faire reconnaître. En effet, l'anévrysme a des battemens isochrones avec le pouls, et expansion excentrique au moment de ce battement; il ne suit pas les mouvemens du larynx, il est toujours latéral. On peut encore se servir du stéthoscope.

M. Larrey assure avoir observé le véritable bronchocèle ou hernie aérienne de la trachée.

« C'est en Égypte, dit ce praticien, que nous avons observé les premiers exemples de ce genre particulier de goître. Il se manifeste chez une seule classe d'individus, les aveugles, et le nombre, dans cette contrée, en est si considérable, que les chefs de la religion les emploient à chanter les versets du Coran aux chapiteaux de leurs minarets toutes les heures du jour et de la nuit, autant pour marquer ces mesures du temps que pour prévenir les habitans des devoirs qu'ils ont à remplir envers Dieu ou le gouvernement.

« Ces tumeurs aériformes se développent principalement chez ceux de ces individus qui ont chanté les heures pendant quelques années, et produisent des poches semblables à celles qui se forment sous la mâchoire des singes, lorsqu'ils veulent y recéler et conserver quelques alimens ; aussi, pour que leur voix ne se perde pas dans ces vésicules ou poches celluleuses, qui ne paraissent souvent qu'à l'instant où ils commencent leurs exercices, les crieurs d'Égypte sont-ils obligés de se comprimer le cou ou la gorge avec un grand collier de carton garni de toile. Enfin, lorsque les ouvertures de communication de l'intérieur de la gorge sont dilatées outre mesure, de manière à déterminer presque dans l'instant des tumeurs grosses comme le poing, ceux qui se trouvent dans ce cas sont mis à la retraite, ou on les emploie dans les piscines des temples. »

M. Larrey rapporte encore qu'il a observé la même maladie chez deux militaires qui s'étaient trouvés dans le même cas que les crieurs des mosquées ; ils avaient été pendant long-temps obligés de démontrer à très-haute voix la manœuvre des armes et tous les élémens de l'art militaire. Leurs tumeurs étaient tendues, bosselées, tout à fait indolentes, crépitanter, lorsqu'on les palpait sous les doigts, et disparaissaient en partie au moyen d'une compression graduée. Les deux sujets étaient frappés d'aphonie, et ne pouvaient se faire entendre qu'en comprimant leurs goîtres avec leurs mains ; ils ne pouvaient respirer librement qu'avec la bouche ouverte.

L'engorgement scrophuleux des ganglions du cou peut être confondu avec le goître. Pendant long-temps ces deux maladies furent considérées ensemble par les médecins. En voici le diagnostic différentiel, selon *Pottiglioni* (*Cooper*, Dict. de Chir.) : « Le bronchocèle
 « est une simple affection locale, qui n'altère en aucune manière la
 « constitution. Le scrophule, au contraire, étend ses ravages dans
 « tout le système, attaquant indistinctement les glandes lymphati-
 « ques, le tissu cellulaire, les muscles, les ligamens, les cartilages et
 « les os. Le bronchocèle se montre dans un âge plus avancé que le
 « scrophule, et ne disparaît pas, comme ce dernier, à mesure que
 « l'individu se fortifie et approche de la puberté. Les glandes affec-
 « tées de scrophules suppurent souvent et s'ulcèrent : il est rare
 « qu'elles éprouvent un pareil changement dans le bronchocèle. L'é-
 « paississement de la lèvre supérieure, que l'on rencontre dans le
 « scrophule, ne se rencontre pas chez les goitreux. Le bronchocèle,
 « dans certaines contrées, se joint souvent au crétinisme, tandis que
 « les sujets scrophuleux jouissent ordinairement pendant toute la vie
 « de la perfection de leurs facultés mentales. Le scrophule est pres-
 « que toujours héréditaire : il n'en est point ainsi du bronchocèle.
 « Souvent la nature seule guérit le scrophule : le bronchocèle, au
 « contraire, n'est presque jamais guéri par la nature. »

Quant à l'infiltration du tissu cellulaire du cou, soit par des liquides, soit par de l'air, je ne crois pas qu'il soit permis de la confondre avec le goître.

Maladies réputées comme compliquant le goître. M. FODÉRE regardait le crétinisme comme un vice d'organisation consécutif à l'existence du goître; et, selon lui, le goître produit le crétinisme, par la compression qu'il exerce sur les vaisseaux et les nerfs du cou, par la déviation du sang qui fournit à l'accroissement de la thyroïde, au préjudice du cerveau, etc. Dans le Traité de pathologie de MM. *Roche* et *Sanson*, nous trouvons le passage suivant : « Hasardons une conjecture, disent ces auteurs, avant d'abandonner l'étude étiologique
 « de cette affection (le goître). On sait que le développement de

« toutes les parties du corps est subordonné à celui des artères , et
 « qu'en outre il existe entre la plupart de ces vaisseaux un balace-
 « ment respectif de calibre tel , que plus une est volumineuse , et plus
 « telle autre est petite. Ne serait-il pas possible que chez les crétins
 « l'artère carotide externe fût très-développée , et beaucoup plus
 « grosse que l'interne , restée sans accroissement , et la thyroïdienne
 « supérieure , qu'elle ne l'est dans l'état naturel ? L'idiotisme de ces
 « êtres et leurs goîtres volumineux tiendraient-ils à ce vice d'orga-
 « nisation ? »

M. Larrey , dans sa Clin. chir. , dit : « Cette maladie (le goître) se
 « complique assez souvent , dans les pays dont nous avons parlé ,
 « principalement chez les individus de la classe indigente , d'une hy-
 « pertrophie des os du crâne et de ceux des autres parties du corps ,
 « avec réduction des cavités crâniennes et raccourcissement dans la
 « longueur des os des membres , ce qui caractérise , selon nous , le
 « crétinisme. »

Il y a des auteurs qui considèrent le goître du crétin comme un effet ou un symptôme de cette dernière maladie. Je ne sais pas s'il y a des crétins sans goître ; mais le nombre des goitreux est très-grand , qui ne sont pas du tout idiots. M. de Saint-Hilaire assure qu'ayant parcouru les contrées du Brésil où le goître est endémique , il n'a pas vu un seul crétin ; au contraire , il a vu des individus portant des goîtres très-volumineux , qui jouissaient d'une intelligence assez développée.

Quoi qu'il en soit , il nous semble que les rapports entre ces deux maladies n'ont pas encore été bien étudiés.

Quant au scrophule , qu'on regarde comme compliquant souvent le goître , et dont nous avons déjà établi les caractères distinctifs , je crois qu'il serait plus convenable de dire que ces deux maladies co-existent , et non pas qu'elles se compliquent.

Anatomie pathologique. Si on incise un corps thyroïde hypertrophié , on voit manifestement un surcroît de nutrition dans tous ses élémens organiques ; ses lobes sont plus apparens , bosselés , inégaux , et séparés par des intervalles profonds ; la surface inégale de chacun

d'eux y décèle la présence des lobules ; le liquide visqueux et comme oléagineux qu'il renferme dans l'état naturel, et qui alors paraît infiltré, est plus abondant, et contenu dans des vésicules membraneuses et visibles, plongées dans la masse du corps thyroïde ; ces vésicules paraissent n'être autre chose que les granulations développées ; ses vaisseaux sont beaucoup plus développés. M. *Rullier* a observé un cas où les artères et les veines avaient acquis un volume double de celui qu'elles ont dans l'état sain. Ses nerfs sont plus gros, et les lymphatiques plus apparens ; sa couleur plus foncée, et son tissu plus consistant que dans l'état naturel.

Selon M. *Andral*, la tuméfaction aiguë du corps thyroïde, par suite d'efforts violens ou d'autres causes, consiste en simple hyperémie, due soit à une stase sanguine dans son intérieur, soit à une infiltration séreuse de son tissu. M. *Lullier-Winslow* observa un goître volumineux comprimant la trachée-artère ; la thyroïde enlevée pesait une livre, et son tissu n'offrait rien d'anormal. (Bibl. méd., février 1816.)

Dans les goîtres anciens, on rencontre presque toujours des productions accidentelles ; ces productions sont très-variées : ce sont des liquides semblables à de la sérosité, à de la gelée, à du miel, à du suif, qui tantôt infiltrent la substance de l'organe, et tantôt y sont contenus dans des cellules plus ou moins multipliées ou dans des kystes simples ou partagés par des diaphragmes, et dont les parois sont tantôt membraneuses, tantôt fibreuses, cartilagineuses et osseuses. « J'ai vu, dit M. *Andral*, un corps thyroïde transformé en un « kyste à parois osseuses, que remplissait une substance semblable à « du miel. » Ce sont encore des concrétions calcaires sous différentes formes, des hydatides, etc. ; on y a aussi trouvé des fluides gazeux. Enfin la dégénérescence squirrheuse et cancéreuse de la thyroïde a été observée, bien que rarement.

Traitement. Une foule de médicamens ont été préconisés et employés contre le goître, mais toujours avec un succès peu sûr. Chaque médecin avait sa formule favorite contre cette maladie ; les commères et les charlatans vendaient des remèdes secrets et des amulettes, en

spéculant sur la crédulité publique ; cependant on remarquait que dans les compositions les plus vantées il entraît toujours de l'éponge brûlée.

Le charbon du *varech* était aussi employé par *Russel*, contre les glandes engorgées et le goître, sous le nom d'*éthiops végétal*.

En 1813, M. *Courtois* trouva, dans les eaux-mères de la soude de varech, le corps simple qui a été appelé *iode* par M. *Gay-Lussac*.

En 1829, ce même corps a été trouvé dans les éponges par M. *Fise*.

En réfléchissant que les cendres de l'*éponge* et celles du *varech* étaient les remèdes les plus avantageux contre le goître, M. *Coindet* de Genève présuma que l'iode était le principe actif dans ces substances. Il essaya donc l'action de l'iode sur les goîtres ; ses essais furent suivis des succès les plus brillans, qu'il publia en 1820. Depuis cette époque, un grand nombre de praticiens l'ayant employé avec les mêmes avantages, l'iode a été reconnu le *remède héroïque* contre le goître.

Différentes manières de l'employer. En substance, on donne de $\frac{1}{2}$ de gr. jusqu'à 1 gr., deux fois par jour, en pilules. En teinture, préparée selon M. *Coindet*, avec 48 gr. d'iode pour une once d'alcool à 35°, sa dose est de 4 à 10 gout., trois fois par jour, dans de l'eau sucrée : on peut l'augmenter progressivement jusqu'à 20 gout., trois fois par jour ; 20 gout. contiennent environ 1 gr. d'iode. On ne doit pas la préparer long-temps d'avance, parce qu'elle dépose bientôt des cristaux d'iode, et peut-être, par une réaction moléculaire, il se forme de l'acide hydriodique. De l'éther sulfurique ioduré (6 gr. d'iode pour un gros d'éther) ; la dose est de 4 à 8 gout., trois fois par jour ; 30 gout. contiennent un grain d'iode. Solution d'hydriodate de potasse (36 gr. pour une once d'eau) : cette solution peut encore dissoudre une quantité d'iode égale à celle qu'elle contient déjà ; c'est l'hydriodate ioduré, et qui est le plus usité. On l'emploie de la même manière que la teinture. 5 à 20 gout., trois fois par jour, de l'hydriodate simple ;

4 à 5 gout., trois fois par jour, de l'hydriodate ioduré, et plus progressivement.

On peut également employer l'hydriodate de soude.

Pommade d'hydriodate de potasse (1 partie d'hydriodate pour 24 parties d'axonge), un scrop. par friction, deux fois par jour. On peut supporter au bout de huit jours jusqu'à un gros.

Proto et deuto-chlorure de mercure. Ils doivent être employés principalement quand il existe une complication de syphilis constitutionnelle. Leur action est très-énergique, et exige la plus grande prudence de la part du praticien. De proto ou deuto-iodure de mercure en substance, $\frac{1}{8}$ à $\frac{1}{2}$ de gr., deux fois par jour, en pilules. De teinture de deuto - iodure de mercure (20 gr. de deuto - iodure pour 1 once $\frac{1}{2}$ d'alcool), 10 à 20 gout. dans l'eau distillée. 26 gout. contiennent environ $\frac{1}{8}$ de gr. Pour la solution éthérée de proto et deuto - iodure de mercure, étant plus active que la teinture, il faut la donner à doses plus petites. La pommade de proto ou deuto-iodure de mercure a la même proportion que la pommade iodurée ; mais on doit en employer une plus petite quantité pour chaque friction.

On commence maintenant à employer l'iodure de plomb en médecine.

L'usage de l'iode par friction sur la tumeur paraît moins sujet à des inconvénients ; mais souvent il faut combiner le traitement interne et externe. Dans tous les cas, c'est à la sagacité du médecin de modifier le traitement selon les circonstances.

Action de l'iode sur l'homme. A haute dose, cette substance est un poison irritant très-énergique ; suivant M. Orfila, à la dose d'un gros à un gros et demi, elle détermine l'ulcération de la membrane muqueuse et la mort. M. Magendie avala une cuillerée à café de la teinture d'iode, sans qu'il en résultât rien, sinon une saveur désagréable, qui dura plusieurs heures, et se dissipa ensuite peu à peu. Employé à petites doses d'une manière continue, il exerce une stimulation géné-

rale, développe l'appétit et favorise l'écoulement des règles chez la femme; mais arrivé à un certain point, que M. Coindet appelle *saturation*, il commence à agir d'une manière fâcheuse; l'individu maigrit; les seins, chez la femme, les testicules, chez l'homme, diminuent de volume; l'appétit se déprave, etc.

Condition de la part du sujet qui doit subir le traitement par l'iode. Il faut qu'il soit bien portant, et il vaut mieux qu'il ait déjà un certain âge, que son goître ne soit pas très-ancien, et surtout qu'il soit de nature à être guéri par l'iode. « L'iode, dit M. Andral, qui, dans ces « derniers temps, a été regardé comme un spécifique contre le goître, ne peut certainement triompher avec égale facilité de ses diverses espèces; et s'il a ramené à leur volume naturel des corps « thyroïdes augmentés de volume, soit par hyperémie, soit par hypertrophie, soit par infiltration séreuse, gélatineuse, mélicérique, etc., il n'est pas vraisemblable qu'il fit également disparaître « des goîtres ou bronchocèles, spécialement constitués par la matière « osseuse ou squirrheuse. »

Changemens de la tumeur par l'usage de l'iode. Après une huitaine de jours de traitement, la peau qui la couvre devient moins tendue, elle est comme plus épaisse; la tumeur se ramollit d'abord avant que de diminuer, ce qu'on reconnaît sûrement au toucher; quelques jours plus tard ce ramollissement est encore plus évident; le goître ou les tumeurs goitreuses, s'il en existe plusieurs, deviennent plus distinctes, plus séparées les unes des autres; elles se ramollissent, et se fondent graduellement; dans plusieurs cas le noyau qui les forme, ou plus exactement la partie qui est organiquement malade, devient plus dure; elle diminue, elle s'isole; quelques-unes deviennent mobiles à mesure que ce qui les entoure se dissout par l'iode, avantage précieux pour l'opération si elle devient nécessaire, puisque les vaisseaux ont eu le temps de revenir sur eux-mêmes. Souvent le goître se dissout incomplètement, mais assez pour n'être plus ni incommode,

ni difforme. Dans un grand nombre de cas, il se dissipe dans l'espace de six à dix semaines, de manière à ne laisser aucune trace de son existence. Dans quelques cas, le tissu cellulaire qui entoure la tumeur reste gonflé, et donne au toucher la sensation d'un kyste vide. (*Coindet.*)

Symptômes iodiques. Dans quelques cas, pendant l'usage de l'iode, il se développe plus ou moins rapidement des accidens assez graves. « Mais si on est attentif, dit M. *Coindet*, on verra qu'ils ne paraissent jamais si subitement, que déjà l'action de l'iode ne se soit manifestée par un ramollissement ou diminution du goître, ou par la fréquence du pouls, et il faut alors suspendre le traitement pour le reprendre huit ou dix jours après, en suivant les mêmes règles que pour l'administration du mercure. C'est là une partie essentielle de ma pratique, à laquelle j'attribue très-spécialement les succès qui l'ont accompagnée. Si malheureusement la fièvre s'allume, si l'individu maigrit rapidement, s'il a des vomissemens, des spasmes, des palpitations, de l'insomnie, une toux sèche, etc., il faut sur-le-champ suspendre le remède, et prescrire, selon les circonstances, du lait, des bains tièdes, le quinquina, les préparations d'opium, et autres antispasmodiques; si la tumeur devient dure et douloureuse, on lui applique des sangsues et des fomentations émollientes. Ce traitement a dissipé ces symptômes plus facilement que je ne l'aurais cru; mais quelques personnes ont conservé assez long-temps de la maigreur, une faiblesse musculaire et de la pâleur. »

L'observation suivante, extraite d'un des mémoires de M. *Coindet*, offre des détails pratiques assez intéressans pour que nous la transcrivions ici tout entière :

« Je n'ai vu qu'une fois, dit ce praticien, l'action trop forte de l'iode; elle est remarquable par la lumière qu'elle jette sur la manière dont le remède agit. Je l'ai observée dans le cas suivant : un homme de cinquante ans portait, depuis plusieurs années, un goître énorme dans les deux lobes du corps thyroïde. Le volume

« allait en augmentant; il était très-dur au toucher, mais point
 « douloureux; le malade se plaignait d'étranglement, d'oppression
 « lorsqu'il marchait, se baissait ou montait un escalier; du reste il
 « jouissait d'une bonne santé. Je lui prescrivis trente gouttes par jour
 « de la solution d'hydriodate de potasse iodurée. Le cinquième jour
 « il se plaignit d'une augmentation de volume dans son goître, de
 « dureté, d'aphonie, de douleurs assez vives; son pouls était dur et
 « fréquent. Le lendemain, aggravation de tous ces symptômes, dou-
 « leurs fixes dans le milieu de la trachée: il attribuait ces douleurs
 « à l'iode.

« Je ne fus pas de son avis: vu la rapidité de l'invasion du mal, je
 « pensai que le malade avait peut-être pris froid.

« Cependant je fis suspendre l'iode: j'ordonnai six sangsues sur le
 « goître, particulièrement sur la trachée; un cataplasme émollient,
 « diète, lit, etc. Le lendemain, les sangsues ne l'avaient soulagé que
 « momentanément; retour des douleurs et de la dureté dans le goître.
 « Nouvelle application de sangsues, continuation du cataplasme, etc.

« Au bout de quinze jours de ce traitement, le malade était dans
 « son état naturel; seulement sa voix était restée rauque. En exami-
 « nant le goître, je ne fus pas peu surpris de le trouver considéra-
 « blement diminué et ramolli; je me rangeai alors de l'avis de mon
 « malade, et je pensai que l'iode y était pour plus que je ne l'avais
 « imaginé.

« Un mois après, le malade vaquant à ses affaires, et se trouvant
 « très-bien de la diminution de son goître, désira faire un second
 « essai. J'y accédai d'autant plus volontiers que cette action de l'iode
 « était nouvelle et douteuse pour moi; je le vis tous les jours: le
 « quatrième, les mêmes accidens reparurent avec la même violence,
 « et le même traitement eut le même succès. Au bout de quinze
 « jours, le goître, sans être entièrement dissipé, était assez diminué
 « pour que le malade n'en fût nullement incommodé.

• Cette observation, intéressante sous plus d'un rapport, m'a con-

« firmé dans l'opinion que rien n'est plus incertain que la dose
 « moyenne de l'iode pour un traitement, et qu'il est tels malades sur
 « lesquels l'iode agit presque aussitôt, tandis qu'il en est d'autres sur
 « qui, après plusieurs semaines d'un usage continu, il n'a aucune
 « action apparente. »

Contre-indication. Il y a des circonstances qui contre-indiquent l'usage de l'iode. S'il existe un véritable état inflammatoire local, caractérisé par de la tension, de vives douleurs, ou un état nerveux qui se reconnaît aux resserremens du cou, à l'étranglement ou à une gêne passagère dans la respiration; s'il existe une disposition bilieuse, il faut faire précéder l'emploi de l'iode par des sangsues sur la tumeur, des fomentations émollientes et quelques antispasmodiques, et par des remèdes qui rétablissent l'estomac, sans quoi l'on s'expose à ce que l'iode ne puisse être supporté.

Ces différens symptômes arrivent aussi pendant le traitement, et exigent les mêmes remèdes. Il ne s'agit donc pas de donner uniquement l'iode à une personne atteinte d'un goître; il y a des indications à remplir, dont l'omission rend la guérison plus ou moins chanceuse.

Il est des cas où il ne doit jamais être employé; tels sont : la grossesse, la disposition à la ménorrhagie et aux maladies de poitrine, et l'état de marasme ou de fièvre lente, quelle qu'en soit la cause. On doit le refuser aux personnes délicates, nerveuses, ou d'une trop faible constitution. (*Coindet.*)

L'action de l'iode sur l'organisme a été jusqu'à présent inexplicable; c'est donc un moyen tout à fait empirique. Il est remarquable qu'en thérapeutique les agens dont l'action est le plus sûre sont tous empiriques : tels sont, le quinquina, le mercure, le soufre, etc.

Le nombre des guérisons obtenues par l'iode est prodigieux, comme on peut le voir par le sommaire qu'en donne M. *Bayle*, dans sa *Biblioth. de thérap.* « Nous savons, dit M. *Bayle*, que sur cent malades traités par M. *Coindet*, plus des deux tiers furent guéris

« (*Coster*) ; que sur vingt-deux auxquels il administra les frictions, tous virent bientôt dissiper leur maladie. Sur soixante-dix goîtres, M. *Irmenger* en a guéri cinquante ; M. *Manson*, quatre-vingt-sept sur cent seize. Trente-deux autres goîtres, dont plusieurs étaient très-volumineux, durs et fort anciens, ont été guéris par MM. *Henning*, *Lacrosse*, *Ulrich*, *Rickwood*, *de Carro*, *Kolley*, *Brera*, *Zinc*, *Gimelle*, *Coster*. Sans faire entrer ce dernier nombre dans notre calcul, parce que les médecins que nous venons de citer n'ont pas dit s'ils avaient eu des succès, nous avons pour résultat général deux cent soixante-quatorze guérisons, sur trois cent cinquante-quatre goîtres traités par l'iode. »

Les eaux-mères de quelques salines, le sel gemme et certaines sources minérales, contiennent plus ou moins d'iode, et sont employés contre le goître.

M. *Broussingault* constata la présence de l'iode dans une liqueur qu'on lui présenta, provenant d'une saline d'Antioquia, dans l'Amérique du Sud. Cette liqueur est employée dans le pays avec succès contre le goître ; elle est d'une couleur jaune, d'une saveur piquante et d'une odeur d'eau de mer très-prononcée ; dans le pays on l'appelle *aceite de sal* (huile de sel), peut-être à cause de sa consistance. M. *Broussingault* fait judicieusement observer que, dans le pays où l'on fait usage du sel retiré de la saline d'Antioquia, le goître est inconnu, parce que le sel retient toujours quelques parcelles d'iode, tandis qu'au-delà, dans la même Cordillère, cette infirmité se rencontre partout. (*Alibert*.)

Mon ami le docteur *Vieira* m'a assuré qu'à Minas (Brésil), dans l'endroit appelé Sertao, le goître est inconnu, tandis qu'il existe dans le voisinage. Les habitants du Sertao font un grand usage du sel gemme extrait des mines du pays : il est probable qu'il contient de l'iode.

« Il est remarquable, dit M. *de Saint-Hilaire*, que, selon une opinion populaire, les goîtreux qui descendent du plateau de Villarica dans la vallée très-chaude de San-Francisco (Sertao) perdent

« le goître. Lorsque je quittai les environs de Villa-Rica, je pris, dans
 • le village de San-Miguel de Mato-Dentro , un mulâtre qui avait un
 • goître énorme. Des muletiers qui avaient fait souvent le trajet à la
 • vallée du Rio-San-Francisco lui annoncèrent que dans le voyage
 • qu'il allait entreprendre il guérirait de sa maladie ; et effective-
 • ment , au bout de deux mois environ que je passai dans la large
 • vallée du Rio-San-Francisco , le goître avait déjà diminué de près
 • d'un tiers. »

Quelques mots sur l'éponge. Il paraîtrait inutile de parler des préparations de l'éponge après ce que nous venons de dire de l'iode, son principe actif; mais c'est un remède qui a pour lui le prestige de l'ancienneté; il faut partant en signaler les inconvéniens : et d'abord, la quantité de l'iode dans les éponges est minime et variable; la combustion un peu active peut non-seulement en décomposer une partie, mais le dissiper tout à fait; enfin l'éponge attaque toujours plus ou moins l'estomac.

« On l'a donnée, dit M. *Coindet*, sous forme de vins, de tablettes, de poudres, etc., presque toujours combinée avec des médicamens toniques, pour détruire son action fâcheuse sur l'estomac; quelque correctif qu'on emploie, elle donne des spasmes ou crampes nerveuses de cet organe, qui durent souvent long-temps après qu'on a cessé l'usage de ce remède, et, dans quelques cas, deviennent une maladie chronique difficile à guérir. On a attribué ces crampes nerveuses à la disparition du goître; mais elles dépendent probablement de quelque combinaison particulière inconnue qui doit se trouver dans l'éponge calcinée, puisque l'iode ne produit rien de pareil, et qu'il fait disparaître des goîtres d'un volume bien autrement considérable, et bien plus rapidement que ne l'ont jamais pu faire l'éponge ou ses préparations. »

« En parcourant le journal de mes goitreux, dit M. *de Carro*, médecin à Vienne, que je tiens avec la plus grande exactitude, je trouve que, parmi les cas invétérés où l'on a employé auparavant l'éponge

brûlée, soit en poudre, soit en décoction, simple ou mêlée avec des amers ou d'autres correctifs, au moins les trois quarts, quoique traités régulièrement, en ont éprouvé des crampes et autres maux d'estomac plus ou moins violens, qui les ont fait renoncer à ce remède. »

D'autres substances ont été essayées contre le goître ; mais elles méritent encore d'être étudiées :

Le chlore et le brôme. Ces deux substances sont très-analogues à l'iode par leurs propriétés chimiques. L'eau du Rio-Vinagre, en Amérique, qui naît des voisinages d'un volcan, contient de l'acide hydrochlorique libre, et est employée dans le pays contre le goître. M. *Roulin*, croyant que cette vertu était due à l'acide hydrochlorique, essaya le chlore contre cette maladie ; mais ses expériences n'ont pas encore été assez prolongées pour qu'il ait pu en déduire quelque conséquence.

M. *Pourché* a vu, chez deux sujets d'une constitution lymphatique, des tumeurs scrophuleuses se résoudre sous l'influence d'un traitement par le brôme ; chez un troisième sujet, une otorrhée ancienne et l'engorgement scrophuleux des testicules ont été dissipés par le même traitement. Un goître avait perdu les deux tiers de son volume énorme par l'emploi du brôme, quand il a publié ses Observations dans les *Éphémérides médicales de Montpellier*, de mars 1828. (Dict. de méd. et de chir. prat.)

Le mercure. Ce métal s'approche de l'iode par son mode d'action sur l'absorption et la nutrition : ainsi il produit l'amaigrissement, et est employé pour combattre les engorgemens chroniques et non inflammatoires, les tumeurs blanches, les scrophules, etc. On assure avoir retiré de bons effets des frictions mercurielles dans le commencement des goîtres.

L'électricité favorisant l'absorption de l'iode. M. *Coster* rapporte un fait très-curieux de l'emploi de l'électricité et de l'iode : l'iode avait

été employé seul avant sans succès ; mais nous ne savons pas si cette expérience a été répétée.

Charbon animal. Le docteur *Kuhn* annonce que cette substance possède, ainsi que l'iode, la propriété de dissoudre les engorgemens des glandes, et de déterminer une grande sensibilité de l'utérus. Avec six parties de charbon en poudre, une partie de sucre et de l'eau, on fait une pâte dont on donne, le matin et le soir, gros comme une noisette. Ce remède a l'inconvénient d'exciter des éruptions à la face, ainsi que des sueurs nocturnes ; dans ce cas, il faut modérer la dose. (*Semanario de saude publica do Rio-de-Janeiro.*)

Nous pensons que les frictions avec une flanelle sèche et chaude, ou imbibée avec la vapeur d'encens, de macis, etc., et les sachets remplis de matières absorbantes, excitantes, etc., doivent être placés dans un ordre très-secondaire pour le traitement du goître.

Moyens chirurgicaux. Ces moyens sont la compression, les caustiques, le séton et l'extirpation.

Compression. « Parmi les moyens chirurgicaux, dit *M. Ferrus*,
« employés contre le goître, la compression serait peut-être un des
« plus avantageux, si son application était facile ; mais comment
« l'exécuter sans augmenter un des accidens les plus graves de cette
« maladie, la gêne de la respiration ? »

Les caustiques. On est parvenu, à l'aide d'un vésicatoire à demeure, à empêcher la tumeur d'augmenter de volume ; mais ce procédé est peu suivi aujourd'hui. (*S. Cooper.*) *M. Larrey* recommande les moxas comme moyens coadjuvans. Le docteur *Vieira* m'a encore assuré qu'il a vu au Brésil arrêter le développement du goître commençant chez les enfans, en circonscrivant la tumeur et en faisant sur elle des traits en différens sens avec une liqueur appelée

dans le pays *oleo d'oïro* (huile d'or), qu'il croit être l'hydrochlorate d'or.

Le séton. « On a proposé de traverser la tumeur de haut en bas « avec un séton, dit *Chaussier* (Dict. de chir.); mais ce moyen « douloureux ne remplirait en aucune façon le but dans lequel on « l'a conseillé. » Selon *M. Rullier*, il pourrait convenir dans le cas d'un kyste ou d'un abcès froid du corps thyroïde. Cependant le voisinage des vaisseaux et des nerfs, l'inflammation qui peut s'emparer de la tumeur, doivent rendre très-circonspect sur son emploi.

L'extirpation. *M. Fodéré* rapporte qu'un chirurgien de Marseille, nommé *Giraudi*, a pratiqué deux fois cette opération avec succès. Le célèbre *Desault* fit l'excision de la moitié droite de la thyroïde : la tumeur était circonscrite et d'un volume médiocre; on ne craignit pas un seul instant l'hémorrhagie, et le malade guérit. Il ne fut pas aussi heureux une seconde fois; arrêté par l'hémorrhagie au milieu de la dissection, il fut obligé d'abandonner son entreprise, et de lier la portion de la thyroïde qui avait été disséquée par plusieurs fils passés dans son épaisseur; mais il survint un état de spasme qui fit périr la malade. *Percy* rapporte l'histoire d'une opération de ce genre, pratiquée sur un officier, qui mourut d'une hémorrhagie foudroyante. *M. le professeur Dupuytren* pratiqua aussi l'ablation d'un goître énorme. *M. Rullier* décrit tous les détails de cette longue et importante opération, et qui réclamait toute l'habileté d'un grand opérateur; jamais on n'éprouva la crainte d'une hémorrhagie, la malade ne perdit que quelques cuillerées de sang; seulement elle fut plusieurs fois menacée de syncope, et eut quelques nausées. L'opération dura long-temps, et la malade mourut trente-cinq heures après.

Cette opération est donc hérissée de difficultés; elle ne doit être pratiquée que par une main habile et dans l'extrême nécessité.

Nous allons transcrire ici l'article de l'Anatomie topographique de

M. *Velpeau* sur la glande thyroïde, qui doit servir de guide à celui qui osera l'entreprendre.

« Quoique la glande thyroïde, dit M. *Velpeau*, n'ait pas de fonctions bien connues des physiologistes, elle joue cependant un rôle assez marqué en chirurgie : d'une part, à cause des maladies auxquelles elle est exposée ; et de l'autre, parce que ses rapports sont assez compliqués.

« La glande thyroïde est enveloppée dans une espèce de bourse fibro-celluleuse, quelquefois très-dense, et qui rend la fluctuation très-difficile à sentir dans cet organe, quand le pus ou d'autres fluides s'y accumulent ; c'est elle aussi qui permet à la glande d'acquiescer un volume considérable, sans contracter d'adhérence intime avec les tissus qui l'entourent.

« Les deux lobes qui la constituent sont quelquefois presque complètement séparés, ou du moins réunis par une simple bride, qui se trouve placée tantôt à sa partie inférieure, et laisse tout à fait libres, dans le sinus qui en résulte, le larynx et trois ou quatre anneaux de la trachée, ce qui permet de pratiquer sans aucun risque la laryngo-trachéotomie ; tantôt, au contraire, beaucoup plus haut, et quelquefois même au niveau du cartilage cricoïde : alors l'opération précédente ne serait pas sans danger. Il est encore d'autres cas où ces deux lobes sont confondus dans presque toute l'étendue de leur bord interne ; et d'après cette disposition, le conduit aérien est totalement caché par la glande, depuis le larynx jusqu'au cinquième, sixième, et même quelquefois jusqu'au septième anneau cartilagineux.

« En devant, cette glande est convexe, et recouverte par le feuillet antérieur de sa capsule, par les muscles sterno-thyroïdiens et sterno-hyoïdiens, et par les parties communes ; l'omoplate hyoïdienne passe plus en dehors et au-dessus. En arrière, elle est creusée en forme de gouttière pour loger le commencement de la trachée, dont elle n'est séparée que par une couche celluleuse assez dense et par sa tunique propre. Sur les côtés, elle repose sur les nerfs

« laryngés inférieurs , un peu sur l'œsophage à gauche , sur l'artère
 « carotide primitive , et sur l'origine des principales divisions des ar-
 « tères qui portent son nom.

« Il résulte de ces rapports que les tumeurs de la glande thy-
 « roïde , pressées par l'aponévrose cervicale et les muscles , se por-
 « tent quelquefois en arrière , et compriment la trachée et les autres
 « organes qui se rencontrent dans ce sens , de manière à faire naître
 « des accidens graves. C'est pour faire cesser ces accidens , autant
 « que pour débarrasser le sujet d'une désorganisation funeste par
 « elle-même , que les chirurgiens ont manifesté tant de fois le désir
 « d'enlever le corps thyroïde. Il est facile de comprendre maintenant
 « les difficultés d'une semblable opération : en effet , la section , presque
 « toujours indispensable , des muscles , doit , en admettant même le
 « succès complet , gêner beaucoup les mouvemens d'abaissement de
 « l'os thyroïde après la guérison. La division inévitable des quatre ou
 « cinq artères thyroïdiennes exige des ligatures multipliées , et peut
 « donner lieu à une hémorrhagie très-fâcheuse. Les veines sans
 « nombre que renferme cet organe doivent fournir aussi du sang en
 « abondance , attendu que dans ces momens d'angoisses l'inspiration
 « se fait mal. On doit craindre encore que l'air ne s'introduise dans
 « les bouches ouvertes de ces mêmes veines , et ne fasse périr instan-
 « tanément le malade , comme cela pourrait arriver , d'après l'opi-
 « nion de M. Larrey , les expériences de M. Magendie , et quelques
 « observations recueillies sur l'homme , entre autres celles de M. Du-
 « puytren , etc.

« Il ne faut pas oublier , en outre , que lors d'un état patholo-
 « gique qui en nécessite l'extirpation , la glande thyroïde a acquis
 « un volume qui détermine en général une dilatation marquée de
 « tous les vaisseaux ; souvent alors elle est tellement étendue en de-
 « hors , et si intimement unie aux organes qui sont placés en arrière ,
 « qu'il est quelquefois difficile d'éviter la trachée-artère , la carotide ,
 « et même la veine jugulaire interne.

« Quoi qu'il en soit de ces circonstances défavorables , l'opération

« dont il s'agit a été pratiquée plusieurs fois , et M. *Hedenus* rapporte
 « plusieurs cas de goître dans lesquels elle lui a parfaitement réussi.
 « Le moyen d'éviter la plupart des difficultés et des dangers con-
 « siste à lier primitivement les quatre artères thyroïdiennes. Cette
 « opération préliminaire est en général facile sur le cadavre ; *Walther*
 « de Bonn l'a pratiquée avec succès sur le vivant pour un goître ané-
 « vrysmatique. Il serait bien , peut-être , de lier aussi les gros troncs
 « veineux sous-thyroïdiens , pour empêcher l'air de s'y introduire ;
 « enfin on pourrait encore , à la rigueur , conserver en partie l'action
 « des muscles sur le larynx , en prenant la précaution de les couper
 « en travers , et de les renverser vers leur point fixe , pour en rap-
 « procher les extrémités après l'opération. »

Moyens préservatifs. Il est reconnu qu'en faisant élever les enfans dans des endroits sains on les préserve du goître ; mais ce moyen n'est praticable que pour quelques individus ; et , si on voulait l'appliquer à toute la population , il faudrait lui faire abandonner les pays qui engendrent cette maladie. Il faut donc chercher à la détruire radicalement. Mais par quels moyens , dans l'ignorance où nous sommes sur les causes de la maladie ? Par la culture du pays , nous le pensons , par l'activité , l'industrie et l'aisance des habitans. La tâche du médecin se limite donc ici à les indiquer ; c'est au gouvernement à employer les ressources qui peuvent favoriser leur développement ; et nous avons la douce conviction que le gouvernement actuel du Brésil , pénétré des vrais intérêts du pays , et jouissant de la confiance nationale , prendra en considération cette partie de l'administration si importante et si méprisée jusqu'à ces derniers temps , la santé publique. Une nation ne peut être grande et forte , si ses citoyens ne jouissent pas d'une santé robuste.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect. 1, aph. 8.*

II.

In morbis acutis extremarum partium frigus, malum. *Sect. 7, aph. 1.*

III.

Spontaneæ lassitudines morbos denuntiant. *Sect. 2, aph. 5.*

IV.

Ad extremos morbos, extrema remedia exquisitè optima. *Sect. 1, aph. 6.*

V.

Ex morbo diuturno alvi defluxus, malum. *Sect. 8, aph. 5.*

VI.

Morborum acutorum non omninò tutæ sunt prædictiones, neque mortis, neque sanitatis. *Sect. 2, aph. 19.*

